

Le chemin était très difficile, et l'on ne put arriver que le soir fort tard au village, que l'on trouva presque réduit en cendres : deux Français qui y étaient prisonniers depuis longtemps venaient d'y être massacrés.

; Ce qui surprit davantage, c'est que les ennemis eussent ruiné un fort où ils auraient pu se défendre longtemps. On ne comprend pas comment les Anglais, qui l'avaient bâti, l'eussent ainsi abandonné, et n'eussent fait aucun mouvement pour défendre leurs alliés. Quinze cents Iroquois, autant, ou même moins d'Anglais, et quelques pièces d'artillerie, qu'on aurait pu facilement faire venir de la Nouvelle York, la proximité des bois, si propres aux ambuscades, et la facilité de défendre le Rigolet, auraient suffi pour mettre le comte de Frontenac en danger d'être battu, ou du moins dans la nécessité de s'en retourner sans avoir rien fait.

Le 5 au matin, on apprit de quelques captifs, qui s'étaient échappés, que tout ce qui n'était pas en état de porter les armes à Onnontagué, s'était réfugié à une lieue de là. Dans l'après diner, un soldat français, qui avait été pris avec le P. Millet, arriva d'Onneyouth, chargé d'un collier de la part des chefs de ce canton, pour demander la paix. Le général le renvoya sur le champ, avec ordre de dire à ceux qui l'avaient député, qu'il voulait bien recevoir leurs soumissions, mais à condition qu'ils viendraient s'établir dans la colonie ; qu'au reste, il allait faire marcher des troupes de leur côté, pour savoir leur dernière réponse.

En effet, le chevalier de Vaudreuil partit le lendemain, pour ce canton, à la tête de six ou sept cents hommes. Il avait ordre de couper les bleds, de brûler les villages, et de recevoir six chefs en qualité d'otages, et au cas qu'on lui fit la moindre résistance, de passer au fil de l'épée tous ceux qu'il pourrait joindre.

Le 6, un prisonnier français, qui s'était échappé, donna connaissance de plusieurs caches de bled et de hardes : on s'en saisit, et l'on continua de ruiner le pays, les deux jours suivants.

Le 8, on prit à l'entrée des bois un Onnontagué âgé de près de cent ans, qui n'avait pu fuir avec les autres, ou qui ne l'avait pas voulu ; car il paraît, dit Charlevoix, qu'il y attendait la mort avec la même intrépidité que ces anciens sénateurs romains, dans le temps de la prise de Rome par les Gaulois. On eut la cruauté de l'abandonner aux sauvages de l'armée, qui sans égard pour son grand âge, déchargèrent sur lui le dépit que leur avait causé la fuite des autres. "Ce fut, continue le même historien, un spectacle bien singulier de voir plus de quatre cents hommes acharnés autour d'un vieillard décrépit, auquel à forces de tortures, ils ne purent arracher un seul soupir, et qui ne cessa, tant qu'il vécut, de leur reprocher de s'être rendus les esclaves des Fran-